

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

QUATRIÈME SÉRIE. — N° 7

ANNÉE 1906



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1907

(L'Institut n'assume aucune responsabilité des opinions émises par les auteurs)

NOTE

SUR DEUX BRONZES DU MUSÉE ARABE.

UNE LAMPE À DEUX BECS ET LE PLUMIER DU GRAND PHILOSOPHE AL-GHAZALI.

La collection des bronzes du Musée arabe se trouve augmentée cette année de deux pièces d'une valeur réelle, grâce à la générosité de S. E. Yacoub Artin pacha d'une part et de M. Kyticas d'autre part.

Le don de S. E. Artin pacha est une petite lampe à deux becs, privée de son couvercle. Cette lampe contient une inscription naskhi incrustée en argent qui, jointe au motif d'ornements, la fait remonter au xv^e siècle. Cette inscription que les archéologues qualifient de « banale » par opposition aux « inscriptions historiques », peut se traduire ainsi : « A toi gloire, prospérité et longue vie, ô maître ! ». Ces souhaits de bénédiction adressés au propriétaire de l'objet se rencontrent souvent sur des objets en cuivre tels que plateaux, aiguères, soucoupes, ou en bois tels que portes, devants de placards, ou enfin en marbre tels que jarres, etc. On les relève surtout sur des objets du xiii^e siècle par exemple, sur la porte du tombeau du sultan Sâlih Ayyoub n^o 1, salle V, du xiv^e siècle, sur la jarre de la princesse Tâtâr al-Higazieh n^o 132, salle II, et enfin sur le vase du xv^e siècle n^o 52, salle IX du Musée arabe.

Le don de M. Kyticas est un plumier en cuivre jaune incrusté d'argent. En lui-même l'objet n'a pas une valeur intrinsèque, mais il porte une inscription incrustée également en argent d'un très haut intérêt historique et épigraphique. En voici le texte arabe suivi de sa traduction :

مخزنة مولانا الامام الرباني الاعظم والصدر المعظم مفتي الفرق لسان الحق علامة
العالم سلطان العلماء عمدة الأنام كنز الحقائق افضل المتأخرين يحيى الدين حجة
الاسلام محمد الغزالي

Fait pour la bibliothèque de notre seigneur, le plus grand imâm divin, le chef vénéré, le jurisconsulte universel, le porte-voix de la vérité, le plus grand savant du

monde, le sultan des savants, le soutien de toutes les créatures, le trésor des vérités, le plus illustre parmi ses contemporains, le restaurateur de la religion (un mot illisible) Hudjdjat al-Islâm (l'argument décisif de l'Islamisme) Mohammad al-Ghazali.

Si je dis que cette inscription est d'un très haut intérêt historique, c'est parce qu'elle classe l'objet en question au plus tard dans les premières années du XII^e siècle, comme je tâcherai de le démontrer tout à l'heure. Il constitue ainsi la plus ancienne pièce damasquinée de notre collection, la plus ancienne jusqu'ici étant du XIII^e siècle.

Son intérêt épigraphique réside en ce qu'il est au Musée la pièce unique de cette époque, qui soit gravée d'inscription en caractères naskhi; l'emploi des caractères koufiques *sur les monuments* ayant duré jusqu'à l'avènement de la dynastie ayyoubite en 1171 J.-C. ⁽¹⁾.

Examinons maintenant les raisons qui militent en faveur de l'authenticité de ce plumier.

Dès l'abord j'ai cru devoir comparer cette inscription avec les premières inscriptions naskhi du même siècle que nous avons au Musée et j'ai été ainsi amené à faire la constatation suivante : un certain nombre des mots de l'inscription du plumier se retrouvent sur une de nos plaques commémoratives et il y a identité absolue entre la forme des caractères de ces mots communs aux deux inscriptions.

Une comparaison analogue avec les manuscrits de la Bibliothèque khédiviale a abouti au même résultat.

On m'a objecté que ce plumier a pu être fabriqué deux ou trois siècles après la mort d'al-Ghazali et offert à sa bibliothèque.

A cette objection j'ai répondu qu'à une bibliothèque on offre un livre, un globe céleste, mais pas un plumier ni même une écritoire qui sont des objets d'usage personnel. De plus on aurait eu soin de faire graver le mot *المرحوم* qui veut dire « feu », comme nous avons l'occasion de le constater souvent sur des objets offerts en mémoire d'un défunt comme la lampe n° 45 du Musée.

⁽¹⁾ L'introduction du naskhi ayyoubite ou ancien a eu lieu un peu avant le milieu du X^e siècle par Aboul Hassan Ibn Muqlah. Aussi trouvons-nous à la Bibliothèque khédiviale et ailleurs des manuscrits en caractères naskhi à partir de cette date. A Ibn al-Bawwâb, mort en 423 de l'hégire (1032), revient l'honneur d'avoir perfectionné les formes des caractères.

Une dernière objection que l'on est en droit de me faire concerne l'emploi de l'argent dans un plumier destiné à l'usage d'un docteur soufi voué en quelque sorte à la vie ascétique.

A cette objection aussi je réponds que le plumier n'a été fait ni sur l'ordre de l'imâm al-Ghazali, ni à ses frais, mais qu'il lui a été tout simplement offert par un de ses nombreux disciples pour obtenir sa bienveillance et mériter sa protection.

Avant de terminer cette étude je crois devoir donner une courte note sur la vie d'al-Ghazali que j'emprunte à un manuscrit de la Bibliothèque khédiviale, ayant pour titre *Tabaqaât ach-Chafiyeh* et pour auteur Taqy ad-Din as-Soubki⁽¹⁾.

Dans cet ouvrage consacré spécialement aux personnes de la secte chafite, savants et autres, as-Soubki donne la biographie d'al-Ghazali comme suit :

« Mohammad, fils de Mohammad, fils de Mohammad, fils de Ahmad est né à Tous en l'an 450 de l'hégire (1058 J.-C.).

« Son père avait pour métier de filer la laine, de la vendre dans un magasin de la ville et de pourvoir avec le produit de la vente aux besoins de sa famille peu nombreuse. Quand il lui restait un peu d'argent, il en faisait don aux hommes versés dans la loi divine, qu'il aimait à fréquenter, et aux prédicateurs qu'il écoutait toujours en pleurant. Aussi demandait-il souvent à Dieu de lui donner deux fils pour faire de l'un, un jurisconsulte et de l'autre, un prédicateur. Allah exauça ses prières, dit l'auteur, et lui donna Abou Hamid qui fut le plus capable des jurisconsultes de son temps et Ahmad dont la prédication faisait trembler les assistants.

« Sentant sa mort proche, le père fit venir auprès de lui un vieux soufi, homme de bien et lui recommanda ses deux fils Mohammad et Ahmad en lui disant : « Je regrette infiniment de ne pas avoir appris à écrire et je voudrais remédier à cette perte en donnant de l'instruction à mes deux fils. Instruis-les donc bien et n'aie pas peur d'y consacrer tout ce que je leur ai laissé. »

« Aussitôt après la mort du père, le vieux soufi s'adonna à l'instruction

⁽¹⁾ Ce manuscrit a été imprimé depuis au Caire dans une imprimerie particulière.

des deux enfants de son ami jusqu'à ce qu'il eût dépensé leur petit héritage. Comme il ne pouvait pas leur venir en aide, il leur dit : « Sachez que j'ai épuisé toute votre fortune, je suis un pauvre ascète qui n'a pas de richesses, le mieux à faire pour vous est donc de suivre les cours d'un collège, car vous êtes déjà à même de le faire pour gagner votre pain. »

« Ils écoutèrent ce conseil qui fut, dit l'auteur, la cause de leur bonheur et de leur élévation en grade.

« Aussi al-Ghazali disait souvent en parlant de son frère et de lui-même : « C'est dans notre propre intérêt et non pas en vue de servir Dieu que nous avons cherché à nous instruire, mais notre savoir a fait de nous des serviteurs de Dieu. »

Voici comment, d'après as-Soubki, Ghazali aurait fait ses études. « Après avoir commencé l'étude du droit musulman avec un des professeurs de sa ville natale, il partit pour la compléter à Djourdjan avec un professeur de grande réputation. Là il assista aux cours de ce professeur, prit des notes pendant quelques années et rentra à Tous. Un de ses contemporains témoigne avoir entendu al-Ghazali raconter l'aventure suivante :

« Lors de notre retour les brigands se sont jetés sur notre caravane, nous ont dépouillés, m'ont enlevé tout ce que j'avais et se sont éloignés. Leur chef voyant que je les poursuivais, fait volte face et me dit : « *Retourne, malheureux, autrement tu périras* ». Je lui réplique : *Je te conjure par celui à qui tu demandes le salut de me rendre mes notes, car ce sont là des papiers qui ne sont d'aucune utilité pour vous. — Qu'est-ce que ces notes ?* me demanda-t-il. — *Ce sont des feuilles dans un sac pour lesquelles j'ai quitté ma ville; elles contiennent tout mon savoir.* » Le chef des brigands se met à rire et me dit : « *Qu'est-ce que ce savoir que tu perds aussitôt qu'on t'enlève ces feuilles ?* Ceci dit, il ordonne à ses hommes de me remettre mon sac. Ce brigand a sans doute tenu ce langage qui lui a été inspiré par Allah pour me donner une leçon. En effet dès mon arrivée à Tous je me suis adonné à l'étude pendant trois ans jusqu'à ce que j'eusse appris par cœur toutes mes notes, de sorte que si l'on venait maintenant à m'enlever mon sac, mon savoir resterait avec moi. »

« Al-Ghazali se rendit ensuite à Nichapour, y fréquenta les cours d'un des grands professeurs de cette ville, travailla avec ardeur au point qu'il se fit remarquer dans la science de son rite et excella dans la dialectique et la logique. Il suivit également des cours de philosophie et atteignit un haut degré de perfection dans cette matière. Aussi eut-il soin de réfuter les opinions des faux philosophes. Il écrivit des ouvrages excellents sur toutes ces matières. Il se distingua par une sagacité et une perspicacité appuyées d'une mémoire remarquable et se montra très fort en dialectique. Son professeur de Nichapour, parlant de lui, le traitait d'océan et se vantait de lui en public bien qu'il conçut pour lui une secrète jalousie.

« A la mort de ce professeur, al-Ghazali partit pour Al-Askar auprès du vizir Nizâm al-Mouk dont le palais était ouvert aux savants de tous les pays, car il s'était constitué protecteur de la science. Il discuta en la présence du vizir avec des grands docteurs et l'emporta sur eux, ce qui lui valut l'estime du vizir et le poste de professeur dans son collège à Baghdad. Il s'y rendit alors en l'an 484 de l'hégire (1091 après J.-C.), prit possession de ses fonctions et se fit admirer et applaudir pour la douceur de sa parole, son éloquence, ses vertus et la vivacité de ses réparties.

« Il se consacra pendant longtemps, à Baghdad, à la propagation de la science, en publiant des ouvrages et en prodiguant ses consultations juridiques, entouré de l'estime générale.

« Loin de se laisser enivrer par son succès, il renonça aux honneurs de ce monde, quitta Baghdad pour se rendre à la Mecque en l'an 488 de l'hégire (1095 après J.-C.), confiant à son frère ses fonctions au collège de Nizâm.

« En 489 de l'hégire il alla à Damas, y demeura quelques jours dénué de toute ressource, se transporta à Jérusalem où il professa pendant quelque temps. Il retourna de nouveau à Damas et se mit en retraite dans un coin de la mosquée qui prit, depuis, son nom.

« On rapporte sur son compte qu'un jour, étant assis dans la cour de la mosquée, il vit arriver un villageois qui s'adressa à des jurisconsultes afin de leur demander une consultation. Pour toute réponse, ces jurisconsultes gardèrent le silence.

« Al-Ghazali, témoin de cette scène, appela le consultant pour lui résoudre

sa question. Mais le villageois n'ayant pas voulu ajouter foi à sa sentence, les docteurs l'appelèrent et lui demandèrent comment al-Ghazali s'y était pris pour répondre à la consultation.

« Ayant entendu une solution savante, les ulémas se pressèrent autour de lui pour lui demander de leur faire un cours. Il leur promit de les satisfaire le lendemain, mais il partit le soir même.

« D'autres attribuent son départ de Damas à sa crainte de s'enivrer d'orgueil à la suite d'une visite faite à la mosquée pendant laquelle il aurait entendu un professeur commentant un ouvrage d'al-Ghazali dire : « Le grand imâm dit ceci ». Il voyagea ensuite au hasard, se rendit au Caire, puis à Alexandrie où il séjourna quelque temps. D'Alexandrie il voulut partir pour le Maghrib (le Maroc) afin de voir le sultan Yousof ibn Tâchifin dont on lui avait vanté la justice, mais il renonça à ce voyage lorsqu'il eut appris la nouvelle de la mort du sultan.

« Il continua dès lors ses voyages, consacrant ses visites aux mausolées, aux tombeaux, aux mosquées et aux endroits retirés. Il se mortifia et s'imposa des exercices religieux tellement durs qu'il devint, dit notre auteur, la lumière de l'univers et le sentier conduisant à Dieu. Il se rendit à Bagdad où il tint des séances d'exhortation.

« De Bagdad il partit pour Nichapour, fit des cours au collège de Nizâm pendant quelque temps, et de là rentra à Tous. Dans sa ville natale, il construisit près de sa maison un collège pour enseigner la jurisprudence musulmane et un couvent pour les soufis. Il fit un programme pour l'emploi de son temps en consacrant des heures pour la récitation du Coran, d'autres pour la prédication, d'autres pour l'enseignement et enfin d'autres pour la prière et continua ainsi jusqu'à sa mort qui survint à Tous le lundi 14 Gamad II 505 de l'hégire (19 décembre 1111).

« Son mausolée, dans le cimetière de cette ville, est un lieu de vénération.

« Sa mort est décrite de la façon suivante par son frère Ahmad : « Après avoir fait ses ablutions et sa prière, il lui demanda le linceul qu'il plaça sur sa figure en disant : « Maître, j'entends et j'obéis ». Ceci dit, il se plaça dans la direction de la qiblah, étendit les pieds et mourut un peu avant le point du jour.

« Ibn Khallikân, parlant des ouvrages d'al-Ghazali, dit qu'ils sont très



Fig. 1. — Plumier d'Al-Ghazâli vu de face, fermé.

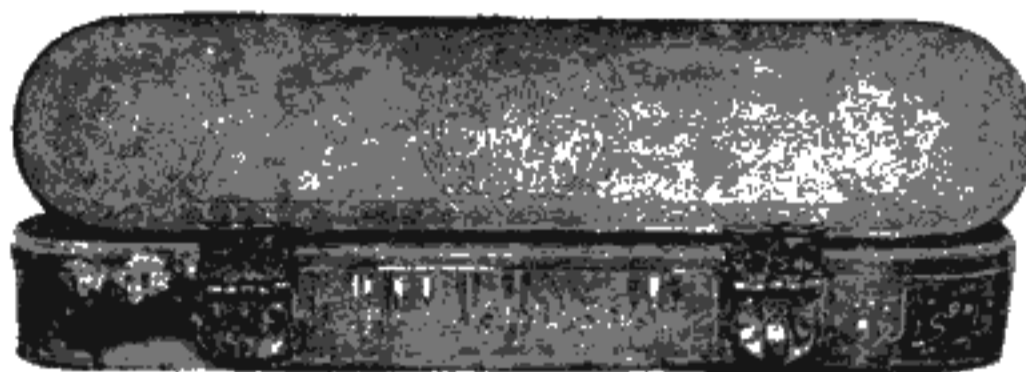


Fig. 2. — Plumier d'Al-Ghazâli vu de dos, ouvert.

nombreux, tous utiles et qu'ils traitent de sujets variés : la dialectique, le droit musulman, la philosophie, la pédagogie, etc. »

En terminant, je tiens à exprimer de nouveau les remerciements du Musée aux généreux donateurs en formulant le vœu que d'autres personnes s'intéressant à l'histoire de l'art arabe s'inspirent de leur exemple.

ALY BEY BAHGAT.